

Le texte que vous vous apprêtez à lire est le prolongement d'une réflexion menée avec Olivier Crocitti (docteur en arts) à propos du projet esthétique de notre espace public. Depuis les zones patrimoniales à conserver – les cœurs de ville et autres centres historiques – jusqu'aux zones périphériques à réinvestir, à dynamiser (économiquement bien sûr) ou à reverdir (pour rééquilibrer écologiquement nos villes), en passant par les zones transitoires "moches" mais pratiques pour circuler d'un lieu privé (car c'est seulement là que l'on se sent chez soi, donc concerné par l'environnement esthétique...) à un autre : c'est un regard esthétique et critique que nous portons sur l'espace public.

Un regard que nous avons proposé au public et autres intervenants de la journée d'étude intitulée « Regards sur le paysage urbain » [organisée par le laboratoire ACCRA "Approches Contemporaines de la Création et de la Réflexion Artistique" de l'Université de Strasbourg, en avril 2017] en prenant pour objets-prétextes quelques uns des projets d'aménagement récents de l'eurométropole strasbourgeoise afin de définir une esthétique nommée par nos soins éco-informe. Ce texte sera prochainement publié dans un ouvrage collectif dont le titre sera probablement le même que celui de la journée d'étude l'ayant préparé...

*

La tâche de Sketch-up

L'esthétique informatique : une économie actuelle.

Un "regard" proposé par Sarah Calba et Olivier Crocitti.

Avertissement au lecteur

Le *regard* proposé ici, c'est-à-dire l'étude d'un objet – le paysage urbain – par le biais du point de vue, donc de la prise de position et de la critique visant à engager des déplacements, s'est construit à deux, en dialogue¹, et "sur le terrain", autrement dit lors de l'arpentage du paysage urbain lui-même. C'est donc ainsi qu'il est mis en scène et ce avec la volonté d'exposer une manière de faire de la recherche et non celle d'être au plus proche de ce qu'il s'est "réellement" passé. Ainsi, ce que vous allez lire s'inspire de faits réalisés mais non réels au sens où ceux-ci ont été artificiellement (car intentionnellement) sélectionnés et agencés de façon à construire un discours singulier et compréhensible. En cela, notre regard se compose de ce que l'on aura choisi de garder après avoir vu : il est à la fois partiel et partial. Cette précision vous paraîtra peut-être accessoire car sans doute, il en est ainsi pour toute recherche². Mais, puisqu'il s'agit ici d'une mise en scène s'affirmant comme telle, sachez que rien n'est laissé au hasard ; chaque accessoire a son importance et participe du propos. Dans la mesure où ce texte se veut accessoirement être *une critique de l'essentialité véhiculée par certains discours contredisant l'idée même de construction et d'aménagement* – voilà sans doute le sujet, la problématique de notre article – cet avertissement n'avait d'autre but que celui d'attirer votre regard sur des détails qui, sans considération de votre part, pourraient vous rendre aveugle à notre proposition esthétique quant à l'architecture et l'urbanisme actuels.

1 Un dialogue qui se construit ici davantage dans la complicité que dans la contradiction. Voilà pourquoi les deux personnages ne seront pas clairement identifiés (comme peuvent l'être habituellement les personnages d'une mise en scène) en tant que porteurs symboliques d'un discours particulier, différent l'un de l'autre et défendant chacun ses idées. Ici, les idées sont partagées : le dialogue est en quelque sorte "monologique". Les personnages ne doivent pas non plus être confondus avec les auteurs de cet article : ils sont – tout comme leur dialogue – fictifs, c'est-à-dire construits, façonnés, manipulés afin de donner à comprendre un point de vue esthétique et sans aucune volonté documentaire.

2 En effet, il nous semble que toute recherche s'élabore dans la discussion et que toute recherche se fonde sur l'expérience particulière du chercheur.

L'empreinte écologique. L'art de construire au/le naturel.

Notre promenade se déroula à Strasbourg – la ville ayant accueilli la journée d'études dont les textes réunis ici furent (bien qu'avec quelques transformations sans doute) les contributions. Elle débuta dans le quartier du Heyritz, une ancienne friche portuaire située au sud du centre-ville, au bord du canal dit du Rhône au Rhin, réaménagée pour partie en un grand parc. Inauguré en octobre 2014, ce parc de 8,7 hectares se veut être, selon la ville de Strasbourg, « un espace public naturel à caractère sauvage en lien avec l'eau dans une ambiance intime et conviviale »³. C'est donc "tout naturellement" que nous y avons trouvé des cygnes qu'un passant – un riverain sans doute – s'employait à nourrir. Face à cette image que d'aucuns qualifieraient de "réconciliation de l'homme avec la nature", l'un d'entre nous confia à l'autre :

– Ce parc me semble être un bon signe de la manière dont nous pensons et construisons la ville. Alors que ce lieu était une friche, un espace que l'on pourrait dire sauvage puisque laissé à l'abandon et au développement végétatif spontané, ses concepteurs ont voulu en faire un espace naturel à caractère sauvage... autrement dit, ce qu'il était déjà. Et pourtant non, car la dénomination de friche portuaire semble signifier davantage l'action de l'homme – celle d'une exploitation passée ayant marqué le paysage – que celle d'espace naturel ou sauvage. Les friches et les terrains vagues semblent moins naturels que les parcs et les jardins alors que ces derniers sont bien plus entretenus. C'est plutôt paradoxal...

– Sauf si l'on considère les parcs et les jardins non comme de la nature mais comme des représentations habituelles de la nature en ville. En tant que représentants, ils participent à entretenir ou à modifier – en tout cas à cultiver – l'image que l'on se fait de la nature. Définie ainsi, comme une représentation culturelle, la nature n'est pas moins artificielle que la ville par exemple – ou que la friche qui, bien que non cultivée, n'en reste pas moins une représentation culturelle particulière.

– Cette histoire de représentation me fait penser à la formule d'Alain Roger qui, dans son *Court traité du paysage*, déclarait : « tout paysage est un produit de l'art, d'une *artialisation* ». D'après lui, notre perception du paysage a toujours été façonnée par les représentations artistiques, notamment picturales et littéraires. Comme lui, je pense que lorsque nous aménageons la ville et que nous composons le paysage, nous nous appuyons sur des représentations déjà existantes afin de produire de nouvelles représentations – des "représentations de représentations" qui pourront elles aussi être remises en scène... D'ailleurs, le paysage est un terme qui fut d'abord utilisé en peinture pour désigner la représentation d'un site généralement champêtre. Par métonymie, il en est venu à désigner « l'étendue de pays que l'œil peut embrasser dans son ensemble ». La notion de paysage est donc indissociablement liée au regard, à la représentation, et donc à l'art qui, comme son étymologie nous le rappelle (le terme provient du latin *ars* signifiant « composition, assemblage » mais aussi « façon d'être, d'agir »), peut être défini comme la manière singulièrement signifiante de sélectionner et d'agencer.

– Oui, tu as raison, c'est bien de l'artialisation que je vois à l'œuvre au parc du Heyritz, dans cet aménagement urbain mettant en scène une conception bien particulière de la nature. Ainsi, l'on n'y trouve pas de parterres fleuris mais « des milieux propices à la biodiversité », pas d'allées mais « un cheminement en béton désactivé qui laisse apparaître des aspérités », pas d'escaliers ou de

3 Cette citation comme celles qui, dans quelques lignes, décriront le parc du Heyritz sont extraites du site internet de la ville de Strasbourg.

balustrades en fer forgé mais « un ponton en robinier traversant le bassin permettant de déambuler au plus près de l'eau et ainsi de découvrir palmipèdes, batraciens, insectes, poissons... », pas de bancs ou de tables mais « des talus végétalisés et des gradins engazonnés assurant une transition douce entre la terre ferme et l'eau », pas de kiosque ou de sculptures mais « des masses boisées et leur sous-bois » qui auront été conservées, pas de fontaines ouvragées mais « un vaste miroir d'eau ». Tout se veut être propice au ressourcement, à la réflexion, à l'humilité, comme si l'homme pouvait ici retrouver sa place dans l'écosystème... car l'humilité (du latin *humilis* « bas, près de la terre ») n'est pas sans lien avec l'humus, cette terre humide et fertile issue du recyclage des êtres vivants. Je vois dans la réalisation de ce parc l'empreinte de l'écologie, de ses représentations et de leur discours naturalisant⁴ visant à rappeler que l'homme est avant tout un être vivant, qu'il fait partie intégrante de la nature et de ses cycles dont il se doit de préserver l'équilibre.

– Sans doute que ce lieu répond à une tendance actuelle faisant de la préservation de l'environnement, donc de l'écologie (littéralement « la science de la maison ») une préoccupation majeure en architecture et en urbanisme. À ce titre, il est exemplaire. Il n'est pas étonnant qu'on lui ait décerné le grand prix de l'aménagement urbain et paysager en 2015 – une récompense dont la portée pourrait être jugée négligeable⁵ mais qui n'en reste pas moins signifiante. Cependant, je crois voir dans l'aménagement du Heyritz, et plus encore dans le projet nommé « Deux Rives » visant à transformer l'ensemble de cette ancienne zone portuaire, une autre forme d'artialisation.

L'empreinte infographique. Suivre les cygnes du paysage strasbourgeois...

Ayant continué de marcher tout en discutant, nous finîmes par arriver sur la presqu'île Malraux, aux pieds des « Black Swans », un ensemble immobilier composé de trois tours dont la construction sera achevée au début de l'année 2018. Face à nous, une grande affiche imprimée sur une installation temporaire en forme de mur semble venir dissimuler le chantier tout en le justifiant. Il s'agissait d'une représentation paysagère du quartier à venir au moyen d'un photo-montage qui, si certains ne s'étaient pas laissé aller à y inscrire des graffitis, aurait pu faire effet de trompe-l'œil. La discussion repris :

– Tiens ! Voilà une bonne illustration de l'autre artialisation dont je te parlais à l'instant. Comme souvent lorsque l'on propose un projet de construction ou d'aménagement, on le fait d'abord exister aux yeux du public (sélectionneurs ou habitants) grâce à ce genre d'images : des infographies ou des photo-montages qui, en adoptant le point de vue du spectateur, se veulent réalistes. Le succès de ces représentations est sans doute lié au fait que leur production comme leur exposition est plus économe, plus pratique que celle d'une maquette par exemple.

– Sans doute aussi que leur utilisation est devenue maintenant si habituelle qu'on les produit, on les attend et même, on les exige...

– Oui, sans forcément penser à mettre en lien la signification du projet avec l'outil qui l'aura signifié. Car l'outil informatique, dont je pourrais dire qu'il est le travail de l'informe et que l'on dit (non sans lien) aisément adaptable, donc potentiellement adapté à signifier tout et n'importe quoi,

4 La naturalisation peut être définie comme le contraire de l'artialisation. Alors qu'un discours artialisant permet de voir à travers chaque réalisation le produit de l'art (donc des représentations de représentations), un discours naturalisant tend à tout considérer comme un produit de la nature alors définie – contrairement à la manière dont nous l'avons fait jusque-là – indépendamment de nos représentations.

5 L'organisateur du prix étant n'étant pas une institution officielle mais Le Moniteur, un hebdomadaire à destination des professionnels de la construction et de l'aménagement.

laisse justement l'empreinte de cette adaptabilité. Je me souviens de ces quelques phrases publiées par le site officiel du logiciel de modélisation 3D SketchUp, garantissant à ses utilisateurs un résultat « rapide et satisfaisant » : « Commencez par dessiner des lignes et des formes. Poussez et tirez les surfaces pour les transformer en formes 3D. Étirez, copiez, faites pivoter et peignez pour créer tout ce que vous voulez. » Et en effet, quand je regarde l'affiche du projet Black Swans, je vois le résultat de ces opérations. Je vois que les habitants ne sont que des images (normales⁶ sans doute) numériques : certains sont suffisamment mal détournés pour que je devine qu'ils ont été importés d'ailleurs (un ailleurs parfois "résolument" différent), d'autres ont subi des transformations malheureuses allant de l'aplatissement à la disparition d'un membre, et enfin tous apparaissent plusieurs fois dans l'image grâce à des changements d'échelle et à des jeux de translation...

– Je vois les mêmes procédés à l'œuvre dans la conception des espaces (jardins, places, chemins), du mobilier urbain et des bâtiments : des éléments qui, seuls ou en groupes, se dupliquent, s'étirent, s'inclinent, tels des modules que l'on dispose régulièrement ou aléatoirement mais toujours selon une trame, un repère orthonormé virtuel quadrillant visiblement tout l'espace. Les volumes sont géométrisés, les surfaces sont lissées et certains éléments sont colorisés pour casser la monotonie de l'ensemble : ils forment ainsi des taches vivement uniformes ou se combinent pour dessiner des dégradés.

– Ce n'est plus seulement l'affiche que tu me décris mais le paysage qui s'offre à nous depuis le début de notre balade.

– Oui. Ici comme au parc du Heyritz, j'ai l'étrange impression de regarder des infographies réalisées. Peut-être que cette esthétique n'était pas volontaire... et en même temps... cette économie de moyens que permet l'outil informatique – une économie matérielle mais aussi temporelle et finalement conceptuelle du fait de la répétition, de l'importation des "données" (qui décharge l'utilisateur du travail de construction) et de la déformation orthonormalisée – n'est pas sans lien avec l'économie environnementale. Sans doute que l'enjeu, dans un cas comme dans l'autre, c'est le besoin d'adaptation plutôt que la volonté de construction singulière.

Les échos de la tache.

– Finalement, j'entends que tout cela, tous ces signes esthétiques résonnent harmonieusement et, avec une sonorité actuelle apportée (ou retirée) par l'apocope de l'habitude, l'on distingue un timbre 'éco', non ?

– Oui, de l'écologie, de l'économie, mais aussi de l'économie.

– De l'économie ou deux économies ?

– Mais tout le problème, sinon la raison de cette esthétique réside là justement ! Car son harmonieuse cohérence est gérée, préservée grâce à la confusion générée par les échos d'éco', ainsi que par la trop habituelle utilisation du mot économie. Nous l'entendons "partout" depuis plusieurs

6 Des images normales, non dérangeantes, conformes aux habitudes – ou plutôt confirmant celles-là. On peut ainsi voir deux hommes portant un costume noir et une mallette qui se serrent la main, un couple d'amoureux qui s'enlacent, un groupe de "jeunes" vêtus de sweat-shirts mais aussi... l'actrice incarnant Serena Van Der Woodsen, l'héroïne de la série américaine *Gossip Girl* dont le sujet n'est autre que la vie quotidienne, les intrigues de quartier et le shopping. La familiarité de ce personnage (pour autant exotique) et la présence de quelques sculptures rouges qui, de la même manière, ne font pas partie du projet mais ont été intégrées là comme des caricatures d'objets attendus dans ce paysage urbain, des formes abstraites à la signification indéterminée mais qui "font" art contemporain... oui, tout cela me fait penser à l'utilisation des banques de données numériques dans la construction de telles images normales – et à ce qu'en disait un certain Vivien Philizot.

années, tant et tant que la précision n'est plus de rigueur : si l'on reste sourd aux cris de la nature, notre fameux modèle économique (littéralement, « les lois régissant la maison », notre habitat ou autrement dit nos habitudes), celui dont les journaux parlent... quotidiennement, celui que presque tout individu normalement nommé homme politique semble essayer de sauver, celui qui "nous" fait poser l'habituelle question "Que fais-tu dans la vie ?" et y répondre quelque chose nous situant par rapport à ce marché du travail, celui...

– Oui, celui-là donc, notre modèle économique normal actuel.

– Eh bien, sourd à cela, il risquerait... ou plutôt non, assurément, il s'effondrerait.

– Et en même temps, cette écologie alarmante s'est révélée comme la solution positive : le développement durable et l'économie verte !

– Il est tellement partagé de parler d'écologie en termes économique-commerciaux que ces deux éco' semblent indissociables, comme si le premier n'était qu'agent vert préservant l'autre. Sans aller jusqu'à évoquer le poids de l'écologie "positive" dans la promotion touristique de n'importe quelle agglomération administrée se souciant de "sa vitalité" et donc, par simplification actuelle, de son économie commerciale et de celle de ses enseignes de locations-ventes en tout genre, rappelons-nous que la médiatisation politique n'a de cesse que de "monétiser" (pour le rendre accessible à notre imaginaire paraît-il) les apports de la biodiversité tout comme le déficit entraîné par son amenuisement. Et le recyclage...

– Je te coupe car je te suis, et cela me fait penser à ce que d'aucuns auront pris pendant des années pour le slogan de l'Électricité De France : « L'énergie est notre avenir, économisons-la ! » En fait, ce n'était pas cette société anonyme qui s'exprimait, non, c'est une mention légale. Fixée le 13 juillet 2005, un mercredi je crois. C'est la loi 2005-781 dite des orientations de la politique énergétique française qui obligea EDF. Mais qu'à cela ne tienne, pourquoi comprimer ce message à voix basse et suffocante tel « L'abus d'alcool [...] » lorsqu'il va de soi de lier écologie et économie ? Cela ne contraint en rien le négoce, de la même manière qu'il y a confusion entre économie et économie.

– L'économie commerciale et l'économie de l'économe.

– Puisqu'on se comprend, j'irai "vite". Une "bonne économie" va encore de soi, le langage qui court – rapide, raccourci, fluide, à l'aise – le démontre. Sans être synonymes, les économies sont homonymes ; la confusion est faite ! L'économie bien ordonnée épargne, réserve, préserve et administre pour réduire en suivant les calculs de l'outil nommé pour cette tâche : l'ordinateur et ses données statistiques. Puisque l'écologie est normalement pensée sur ce même mode rentable et efficace, nos trois éco' s'en trouvent réunis.

– Ainsi, l'esthétique informatique actuelle administrant nos paysages urbains végétalisés, ceux "à la mode", ceux entre les îlots patrimoniaux et les pâtés de maisons à loger verticalement, ces bulles de respiration végétalisées semblant réintroduire de la nature ou même la Nature dans nos villes, cette esthétique donc est économe. Elle loue l'humilité de la simplicité, rejette la sophistication excessive, accessoire, qui gaspille et nous perd en détails au lieu de confondre, de mélanger et enfin nous décomplexer.

– Il semble que l'alibi soit l'urgence perçue dans la fréquence élevée de ces échos : comme le cri de des crises éco'. Il faut agir, on copie/colle, il nous faut des patchs de nature, on veut du pur (etc.), de l'air et de l'aire, du vide donc, il faut épurer, besoin de sanitaire, de phytosanitaire...

– Et nous revoilà au parc du Heyritz ! Avec ses allures de station d'épuration, au hasard de ses

différentes strates, ce long jardin-gradin nous amène au plus près de l'eau. L'élan de ce parc, de ce morceau sanitaire de nature, c'est d'offrir une place pour l'élément eau à la même tribune que l'homme... ou l'inverse peut-être. Dès lors, l'eau citadine normalement polluée semble, par ce geste paysagier, invitée à siéger ici et, comme nous, à venir se faire du bien... un moment de Sana Per Aquam à l'heure du déjeuner afin de se revitaliser avant de retourner faire tourner l'économie de marché.

– À la fois duplication informatique de l'outil "cercle" du logiciel Paint et mitose cellulaire, les patchs de verdure de la place d'Austerlitz située non loin de là habillent un milieu florissant pour nos échos. Là, comme ailleurs où l'on œuvre sur ce mode, les fontaines affleurent le sol : versant dans l'humilité, ces terrains à échos aiment l'horizontalité et les variétés d'ocres et de textures offertes par la pédologie infographiée. Ici tout est rond ou au pire arrondi : la nature nous englobe, nous protège. C'est le projet que je vois représenté sur cette place où les patchs de nature faits de buissons et d'herbes folles sont tels des eucaryotes en pleine division, en pleine croissance. Ici tout fonctionne simplement, naturellement, il y a peu de barrières (sinon en bois dit brut), les espaces prennent l'air et la verdure déborde. Les éléments du mobilier, en bois et à claire-voie, tels des caillebotis, sont tout simplement intégrés. Plié deux fois à une hauteur d'assise, un caillebotis se fait banc. En étirant ses pieds, il se fait parasol. En le pliant une troisième fois, il rejoint le sol sur lequel il court pour devenir grille d'évacuation... L'éco' nommé informatique duplique, étire, démultiplie simplement – ce qui satisfait l'humilité adaptative de l'écologie actuelle et l'efficacité recherchée par l'économie commerciale.

– Dans ces différents parcs, tout est intégré, doux, fluide. Si le sol s'élève un peu en bordure de pelouse, c'est pour offrir un siège ou un sol bosselé à jouer. Rien ne doit arrêter le flux car l'indétrônable *homo æconomicus* doit pouvoir dominer la ville. En écologie du paysage, l'on est passé des seuls patchs – ces bulles favorables à la conservation d'une biodiversité – à l'agencement de patchs reliés par des flux. Il semble en aller de même pour cet urbanisme éco'. La place d'Austerlitz est sillonnée de petits chemins, de vaisseaux courant autour des cellules vertes, mais elle est surtout traversée en son cœur par une artère principale permettant de faire circuler les communautés d'*homo æconomicus* vers les commerces du centre ville ou, dans l'autre sens, vers ceux bordant le canal du Rhône au Rhin desquels ils pourront rejoindre un autre patch, un autre poumon de la ville tel que le parc du Heyritz.

– Cette ville (ou une autre puisque ailleurs aussi l'on parle selon ce mode global) est un réseau organisé et même organique. Ces habitants, ou usagers, en deviennent alors des variables statistiquement déterminables. Ainsi, la tâche de ces taches paysagères n'est absolument pas anodine.

– En effet... avec le prisme de l'économie réductrice, l'on épargne non seulement de l'espace, de la matière ou de l'argent, mais aussi – et surtout – du signe, de la signification, du sens.

– Et en regardant toutes ces économies de moyens – par humilité, détestation de l'artificialité, envie de préserver du vacant, réduire les coûts et les empreintes, simplifier l'appréhension, évacuer la nécessité de compréhension, naturaliser, épurer, faire respirer, ne pas imposer ni s'imposer ou que sais-je encore – l'on ne peut que remarquer l'économie sémantique. Doux, souple, fluide, glissant, simple, rond, tout cela est – contextuellement parlant – accueillant, gentil, tolérant et non anguleux, piquant, cassant, complexe, difficile, exigeant ou dérangeant.

- Les intentions des concepteurs et des commanditaires de ces lieux vont en ce sens, en ce sens modal actuel où, au nom de la liberté et de la préservation de la polysémie inclusive, l'on pense que c'est à l'habitant, au pratiquant ou au regardant d'orienter l'installation proposée, comme s'il fallait offrir la permission à l'interprétation. Et pour ne pas risquer l'imposition, quoi de plus évident que le vide, que l'informe, l'abstrait, la forme soi-disant non maîtrisée, non manipulée car organique, naturelle ?
- Cela sonne très éco-informatique... le potentiel n'est plus que ce virtuel qui rendrait tout possible, tout donnée, tout "data", tout info' disponible.
- Et en proposant de se "réapproprier" l'abstrait, l'in-formé, le non-maîtrisé, l'on offre la même liberté interprétative que celle permise par les nuages (cloud ?) : chacun y verra ce qu'il connaît déjà, qu'il aura reconnu. Ce n'est alors pas une réappropriation mais un placage, l'objet de l'expérience devenant le réceptacle des habitudes.
- Dans cette construction du monde, tout confirme, préserve, conserve, ressource, ou autrement dit, pour filer au cours de l'eau, tout désaltère : vous ne trouverez ici aucune manifestation dialogique puisque ces architectures ne sont pas celles de bavards idéologues. Par contre, seul, même quelqu'un de très volontaire ne peut s'altérer, car il faut un alter s'exprimant pour cela.
- Toutefois, le contraire aurait été incohérent d'avec leurs choix esthétiques. Pour le dire "bêtement", lorsqu'on a le goût pour les formes élémentaires, les éléments simples, essentiels, primaires, pour les couleurs telluriques, les transparences, pour les vagues ondulations, l'on exprime son amour pour cette image normale de la nature et son action naturalisante idéale pour soi et ses "congénères". Lorsque l'on utilise "l'outil statistique" pour comprendre les comportements sociaux et adapter son projet architectural à ces pratiques passées et simplifiées par tabulation, l'on confirme et cherche à préserver ces habitudes, ce monde. Alors, naturellement, cela donne des airs prévisibles, déterminés à la société. Lorsque l'on recherche la nature, contextuellement, l'on veut se distinguer de son antagoniste actuel (à défaut de déclarations d'intentions différentes, bien sûr) : l'artificialité de l'humain avec sa perte sensorielle et sa réflexivité interprétative problématisante qui complexifie tout.

Tous les chemins ne mènent pas à Austerlitz.

- L'éco-informe pourrait nommer la tâche de cette tache qui habite l'architecture actuelle d'infographies réalisées – tâche car cette tache travaille le monde, elle le forme à sa manière informe en partageant ses représentations.
- Que penser d'autre sinon que cela est une manifestation de l'indissociabilité fond/forme ? Bien entendu, éco-conceptualiser par l'infographie permet de gagner du temps et donc de réaliser plus de projets, de moins dépenser d'énergie (notre avenir...) dans la réalisation d'une maquette, tout comme "merci de ne pas imprimer ce texte" sauve des arbres. Cela est sans penser l'action de la mise en forme, de la formulation se jouant indissociablement dans la combinaison de toutes les qualités du fond et de la forme.
- Voir plus globalement, depuis une plongée de $\frac{3}{4}$, pouvoir générer des formes en un clic, insérer des images en un copier/coller permet, croit-on, de seulement rapidement donner à voir ; ce ne sont que des outils, comme les statistiques, vous ne pouvez pas les condamner, nous dirait-on. Pourtant, contextuellement, tout usage, tout moyen est symboliquement signifiant. Sans penser que le temps

passé à la formulation en fait nécessairement sa qualité, sans penser non plus donc qu'un moyen a une nature mais au contraire qu'il est culturellement construit, d'en passer par la laborieuse sculpture d'une maquette détaillée offre potentiellement plus de temps pour, par exemple, se lasser d'une texture trop simple ou d'une répétition systématique. Pour contrarier cela, l'on pourra alors complexifier la formulation par sa transformation, son épaissement au cours de la conception de l'objet projectif ; c'est d'une banalité sans nom, mais disons qu'en faisant, en travaillant, l'on transforme. Au contraire, préférer les lissages et l'abstraction libérée des détails, faire avec économie normale dans la formulation engage une économie d'exigence spectatorielle et pratique : si il n'y a pas grand-chose à regarder en détail, l'on glisse, l'on voit grossièrement, c'est fluide et efficace, sans doute avec la même rapidité impressionnante qui doit frapper un jury de sélection de projet d'après infographies ; le temps, c'est de l'argent, non ? L'infographie projective comme cette architecture aux allures d'infographies réalisées cherche paradoxalement à être immédiate.

– La tâche de toute architecture – de toute proposition expressive d'ailleurs – est une histoire de goût, autrement dit de construction idéologique intentionnelle, et ce malgré son caractère normalement indicible et soi-disant non-maîtrisé. Je crois que nous n'avons pas le goût de la tache, de l'info' et donc de l'informe à la sauce sKetchup ; nous ne sommes pas co-pains de cela pour des raisons esthétiques et donc morales que notre dialogue a figuré, je crois. Notre discussion péripatéticienne dispute et disputera encore l'architecture à venir à la pasteurisation désaltérante. Mais là, il faut y aller, nous poursuivrons bientôt.





